

Gimmick.com ou l'artiste en PDG

Michel Mirandon

Michel Mirandon a longtemps travaillé au Commissariat général du Plan. Après diverses commissions sur les questions urbaines et sociales, il y a animé une réflexion prospective sur *Le Rôle de l'État vis-à-vis de l'économie de la création et du travail artistique* (groupe *Orfeo*, 2003-2005).

Juriste-urbaniste, ancien journaliste, saxophoniste, Michel Mirandon, aujourd'hui retraité, se consacre à l'art de l'écriture.

Les travaux du groupe *Orfeo* ont été repris dans les journées « Travail artistique et économie de la création : protection, valorisation, régulation », ministère de la Culture et de la Communication (département des études, de la prospective et des statistiques), La Documentation française, 2008.

Doper les ventes *via* les blogs de fans

Avril 2020, un Printemps de Bourges de plus sans Jimmy Durand. Un artiste pas facile à caser. J'en sais quelque chose, « J. Durand, folksinger, songwriter & producer », c'est moi-même. Seul dans mon 45^e étage avec vue plongeante sur la Seine, au sommet de la super-tour où j'ai acheté en 2015, j'ai pas le moral. Besoin de réconfort. Vite, mon iPhone! Je me connecte avec Julie, ma copine : je m'offre un gros plan sur les piercings de ses tétons. 8 heures du mat', elle écoute à poil *Around the World*, une vieillerie électro des années 1990. Ça me botte, mais j'ai du taf. « Bye, Julie, see you later! »

J'ouvre le logiciel de gestion. Mon dernier single se casse la gueule. Une seule issue : regrimper sur scène. Je me répartis les tâches : 1) Relancer les 250 programmeurs à qui j'ai fait une offre de vente de mon one-man-show, *Jimmy and me* (un nom trouvé par un pote des *Inrocks*). Une dizaine de gigs cet été, ça m'irait, cool. 2) Doper les ventes *via* les blogs de fans. 3) Revoir le titre sur lequel je rame, la ligne de basse sonne mal, dur de virer le bassiste, c'est moi.

Dur de bosser, aussi, depuis que j'ai surpris ma femme de ménage en train de parler de *moi* à un voisin : *chez moi*, avec *mon* visiophone! Une conversation édifiante :

« ...Bourré d'électronique, que j'vous dis, m'sieur Jobard : *Matrix VII*! Je serais curieuse de savoir ce qu'y fabrique, l'artiste!

– Lui, un *artiste*!? Vous rêvez, Madame Quintin. Il *fait* de la musique, mais on l'a jamais vu à la télé : trop vieux!

– De la musique? Il en écoute jamais : sauf quand sa punkette est là. Elle aurait ses chances, elle, à *Mieux vaut star que jamais*. Dire que c'est la seule émission de musique, et qu'on n'a plus qu'une chaîne! On se croirait revenus au Moyen Âge, tout ça à cause de leur Internet...

– Justement, le Jimmy, là, c'est ça qu'il fait, l'Internet. Même qu'il a une entreprise. *Gimmick.com* : c'est écrit sur sa porte. Me demandez pas ce que ça veut dire, j'y connais rien à ces trucs-là. »

L'idée de l'entreprise, c'est mon copain Ludo qui me l'a filée, onze ans plus tôt, en 2009. On prenait un pot après un de mes rares concerts, à *L'Okapi*, le bistrot de mes débuts, à Belleville. On y jouait, Ludo et moi, quand on était au collège. Je vidais mon sac : les contrats se faisaient rares, les Assedic m'avaient lourdé, une fois de plus. Intermittent, j'avais une longue pratique de la galère, mais cette fois j'en chiais, comme beaucoup cette année-là : la fameuse *crise*... Je ne donnais pas cher de notre statut. Même si le président avait juré qu'il y toucherait pas. Il était copain avec Johnny, l'étendard de la profession à l'époque, et marié depuis peu à une collègue, une crooneuse italienne. Mais de là à prendre les artistes sous son aile ? Pour les gens, on était des privilégiés, payés à rien foutre entre deux cachets...

Ludo m'arrêta :

- « Stop, Jimmy! Fais-toi auto-entrepreneur!
- *Auto-entrepreneur!*? J'ai même pas le permis!
- Nan, déconne pas, j'te parle de musique!
- Très drôle!
- Écoute, *ta* musique, c'est *toi* qui la fabriques, non ?
- Oui, et alors?... »

Ludo m'avait expliqué. Au lieu d'être exploité par les autres – producteurs de disques, organisateurs de spectacle, agents... toute la mafia de la musique –, je n'avais qu'à me mettre à mon compte! À l'entendre, le contrat de travail, la Sécu, tous ces trucs-là, c'était dépassé. Indépendant, pourquoi pas? Il savait de quoi il parlait, il bossait au ministère du Travail : les questions qu'on se pose au bistrot – le chômage, où va le monde, et tout ça, c'était son job : la prospective, qu'il appelait ça. Mais là, j'avais du mal à le suivre : pourquoi pas revenir au Moyen Âge, et faire troubadour?

Toute la semaine, j'ai réfléchi. Écrire mes chansons, bricoler mes guitares, bidouiller mes sons... OK, j'avais un côté artisan. Mais je ne me voyais pas en patron. Plein de questions me trottait dans la tête. On se retrouva à *L'Okapi*.

« Des questions? Tout le monde s'en pose, de nos jours », me dit-il en ouvrant un bouquin. Il en lisait plein, des

**Pour les gens,
on était des
privilegiés,
payés à
rien foutre
entre deux
cachets...**

**Pourquoi
pas revenir
au Moyen
Âge, et faire
troubadour?**

**On n'était pas
des parasites,
mais des
« précurseurs »**

livres sérieux. Celui-là, c'était *Le Nouvel Âge du travail*, de Pierre Boisard, un de ses potes sociologues. Une phrase était passée au Stabilo : « Comme l'artiste, le travailleur se pose des questions chaque jour. »

« Tu vois, Jimmy, tu sers même de modèle. Poser des questions, c'est aussi ton rôle d'artiste », commenta-t-il. Un autre de ses potes, Pierre-Michel Menger, avait même fait un *Portrait de l'artiste en travailleur* : pour lui, on n'était pas des parasites, mais des « précurseurs », un changement de regard qui faisait chaud au cœur!

« Vos chercheurs nous observent *backstage*? Je n'en reviens pas, fis-je, sceptique.

– *Times are changing*... (ah, Dylan, voilà un sacré précurseur!), on cherche de nouveaux modes d'organisation du travail, m'expliqua Ludo;

– Vous feriez mieux de chercher ailleurs! Nous, à force d'*émerger*, on sait même plus où on va et qui on est. » (Depuis les années 1980, on avait été mis à toutes les sauces : le truc à la mode alors, c'était l'*émergence*, un euphémisme pour dire que notre *parcours* était chaotique : à se demander si artiste, c'était pas un état en devenir plutôt qu'un métier...)

« L'émergence? Elle est partout, me rétorqua-t-il : il y a toujours une nouvelle figure du travailleur ou du capitalisme pour émerger, à notre époque. »

Dans la musique, émergence rimait avec marasme. Les industriels du disque se portaient mal, la faute à Internet, bien sûr... ils voulaient truffer la Toile de mouchards et de flics. Les voir défendre nos droits, après nous avoir pillés, compilés, virés... y avait de quoi gerber! Budgets et cachets amaigris, gigs au compte-gouttes, concurrence plus rude que jamais. Faire ses heures? Mission impossible. La filière filait perdait la boule : chacun se renvoyait la balle ou faisait le boulot des autres, on changeait de métier comme de chemise – agents et managers produisaient des albums, les maisons de disques achetaient des salles, les radios organisaient des concerts gratos. Les artistes? Prêts à tout faire...

**Les artistes?
Prêts à tout
faire...**

« La polyvalence, c'est dans l'air du temps, confirma Ludo. Pourquoi ne pas t'y mettre? Tu serais peinard, à bosser seul. "Les autres, c'est l'enfer," disait Sartre. C'est aussi ce que pense ma collègue Danièle Linhart. Écoute ça : "Le travail devient un lieu d'affrontement de tous contre tous, d'affirmation de soi aux dépens des autres, de réalisation de désir égocentrés."

– Et mon ego à moi?

– Ton ego? Tu sais ce qu'il en dit, Menger? "la marque d'un professionnel indépendant, capable d'assumer l'individualisme et le risque inhérents au monde des arts".»

Bien vu! « Assumer », quand t'es musicos, c'est basique : si tu te plantes, c'est au temps pour toi. Le « risque »?... Je connaissais la chanson.

Ludo m'indiqua la marche à suivre et me fournit un document sur le management et la gestion. Cinq mille pages plus tard, j'étais un autre homme : le PDG de *Gimmick.com*, ma boîte, mon label. Je transformai mon studio, rue Oberkampf, en usine. Table de mix', ordi... y'en avait partout. De la compo à la vente en ligne, je faisais tout, l'administratif, le technico-commercial, et même l'artistique... un vrai homme-orchestre! Fallait de l'ordre et de la méthode, mais ça avait ses bons côtés : pas de conflits, un seul mec à payer. Au final, je m'en suis pas mal tiré : en dix ans, j'ai assez bossé pour m'offrir ce super appart' où j'ai transféré mon siège. L'héritage de tante Adèle m'a bien aidé, j'avoue.

D'un autre côté, patron, c'est pas *La Vie en rose* tous les jours. La chasse au fric me bouffe tout mon temps. Comme les chercheurs dans les labos. Les banques? Aux abonnés absents. J'ai tout fait, animateur de supérette, chanteur pour jus de fruit... Et ce matin, j'ai le blues du PDG. Le voisin a mis le doigt sur mon mal : l'artiste, on l'a un peu oublié... Le téléphone m'arrache à mes sombres pensées. Un engagement? Julie? Non, Marie, avocate au TMS (Tribunal des marques et signes) : un litige entre auteur et interprète, au sujet d'une vidéo de J. Durand. Classique, sauf que l'auteur, c'est moi, et l'interprète, moi aussi. Elle veut savoir qui détient les

**Comme les
chercheurs
dans les labos**

**Dommage,
rugby est
en tête du
classement
Google
du mois**

données sources. Je raccroche, elle va vouloir interroger l'éditeur... devinez qui c'est? Le téléphone sonne. Ce n'est pas elle, mais une agence spécialisée dans la recherche de sponsors à qui j'ai fait appel, de guerre lasse : « Vous n'êtes pas rugbyman? Dommage, *rugby* est en tête du classement Google du mois. »

Nouvelle sonnerie. L'Urssaf. Mon employeur a du retard dans ses cotisations. « Mon employeur!? Ne quittez pas, je vous le passe », fais-je. Mon numéro est rôdé, je contrefais ma voix, un truc facile pour un chanteur, généralement ça marche : « J. Durand, PDG de... » Un blanc, on a raccroché, on doit me prendre pour un fêlé. Rien d'étonnant : trop buzzy, trop de casquettes, je me mélange les pinceaux. Je vais devoir remettre de l'ordre dans mon entreprise, et dans ma tête. Faut que j'en cause à Ludo : ça tombe bien, ce soir on se fait une bouffe dans un de ses restos bio préférés... un bail qu'on n'a pas dîné ensemble!

« Je me sens si seul... »

Ludo a écouté ma confession en sirotant son jus de carotte.

« Je vois, fait-il. Tu as trop joué solo, rien de tel que le jeu collectif, camarade. »

Ça doit être l'effet rugby, ça aussi... Il est bien gentil, mais comment faire? Je ne vois plus personne. Il me prend de court :

« Et la musique, Jimmy? »

– La musique?...

– Eh bien, oui, la musique! Le feeling, le groove, le slide... tout ça, quoi. Tu la sors, des fois, ta gratte? » (Il fait mouche, je ne l'ai pas touchée, ma belle, depuis au moins six mois : trop débordé...)

« Ça te dit, un bœuf à *L'Okapi* après dîner? Le patron sera content de te voir, depuis le temps, Monsieur le PDG! Un duo, c'est un début... »

On a joué toute la nuit. Julie est venue, elle a dansé et chanté. Un vrai bonheur! Demain, je rappellerai Marie, elle a une voix géniale, l'avocate! Avec elle et Julie, on pourrait monter un groupe : même qu'elle pourrait le gérer...

Michel Mirandon